ESPAGNOL

ÉPREUVE À OPTION : ORAL
EXPLICATION D'UN TEXTE SUR PROGRAMME

Pedro Cordoba, Séverine Delahaye-Grelois

Coefficient : 2 **; Durée de préparation :** 1 heure
Durée de passage devant le jury : 30 minutes, dont 20 à 25 d'exposé et 05 à 10 de questions.
Type de sujet donné : Extrait photocopié d'un texte au programme
Modalités du tirage au sort : Tirage au sort d'un ticket comportant le titre et / ou la référence d'un sujet
Liste des ouvrages généraux autorisés : aucun
Liste des ouvrages spécifiques autorisés : aucun

Trois admissibles cette année, soit trois fois plus que l'an dernier où il n'y avait eu qu'une candidate à présenter l'épreuve. On revient donc à des chiffres plus normaux, bien que ces considérations statistiques aient peu de sens dans cette « petite discipline » qu'est et reste l'espagnol. Deux candidats sur trois ont été finalement déclarés admis, ce qui constitue un résultat tout à fait honorable. D'autant plus que le dernier n'est pas passé trop loin de la barre.

Les textes tirés au sort ont été :

- le sonnet 22 de Garcilaso de la Vega : *« Con ansia extrema de mirar qué tiene… »*
- le sonnet 33 du même auteur, sous forme de lettre à Boscán : *« Boscán, las armas y el furor de Marte… »*
- le poème de César Vallejo intitulé *« La cena miserable »*

Les notes respectivement obtenues par les candidats sont les suivantes : 8, 12 et 16.

Le premier sonnet de Garcilaso a donné lieu à un commentaire un peu superficiel et confus, à la fois dans la forme et dans le contenu. Le candidat n'a pas su tirer vraiment parti des références pétrarquistes explicitées dans les notes ni élaborer une analyse solide, à l'image d'un poème très fortement charpenté. Souvent justes dans le détail, les différentes remarques ne s'intégraient donc pas dans une perspective d'ensemble, faute sans doute d'avoir saisi le paradoxe sur lequel repose le sonnet. Car si le candidat a bien relevé l'inspiration néo-platonicienne du texte, il n'a pas semblé comprendre qu'elle entrait en conflit avec la source pétrarquiste, on ne peut plus explicitement soulignée puisque le sonnet se termine par un vers de Pétrarque cité en italien (la traduction en étant donnée en note) et constituant donc la limite, à la fois sémantique et formelle, au-delà de laquelle il n'était pas possible d'aller plus loin : *« non esservi passato oltra la gona »*. Or tout le poème reposait sur cette impossibilité de franchir une frontière et de passer, selon le cheminement propre à la vision néoplatonicienne de l'amour, de la beauté physique à la beauté morale. Où résidait donc l'obstacle ? Non pas, comme a semblé le croire le candidat, dans le fait que le poète s'arrête à la beauté du corps mais, plus subtilement, dans l'opposition de deux beautés physiques, celle de la main venant faire écran à celle du sein au lieu d'ouvrir la « porte »

(le mot figure dans le texte) à la contemplation de l'âme. Le candidat a bien vu que le mot *« pecho »* avait les deux sens, physique et moral, mais pas que la superposition des deux beautés avait pour effet d'empêcher le passage de l'un à l'autre. Il y avait là ce qu'on pourrait appeler une sorte de « préciosité philosophique », de jeu conceptuel sinon déjà conceptiste inscrit dans une double intertextualité, la référence pétrarquiste venant elle-même faire obstacle au développement de la référence platonicienne. Il était difficile, sans ce fil conducteur, de comprendre vraiment le poème et d'en proposer une analyse articulée.

La candidate qui a eu à commenter le sonnet sur la prise de La Goulette a bien mis en lumière le double parallélisme entre l'empire romain et celui de Charles-Quint d'une part, la guerre et l'amour de l'autre. Elle aurait eu une bien meilleure note encore si un aspect important du texte ne lui avait échappé. Elle n'a su que faire de la référence virgilienne pour la simple raison qu'elle ignorait que la ville de Tunis avait été construite sur les ruines de Carthage et que Didon en avait été la reine. Or l'incendie du moi poétique dans le dernier tercet est incompréhensible sans cette assimilation paradoxale du soldat de Charles-Quint, qui renouvelle l'exploit de Scipion, à l'amante africaine d'Enée, dont il répète aussi les malheurs : une autre forme du *« renovare dolorem ».* Le lien entre Mars, qui apparaît dès le premier vers du poème, et Vénus, dont la présence est implicite à la fin, devient alors lui aussi beaucoup plus clair et le topos de la *militia amoris* est pris dans un nouveau réseau de références. Cet épisode de l'*Énéide* faisait autrefois partie du « socle commun de connaissances » à l'ensemble des khâgneux. Ce n'est plus le cas. Le jury est conscient de ces évolutions, dont il espère cependant qu'elles ne se prolongeront pas jusqu'à déboucher sur le « partage » d'une simple absence de tout savoir. C'est pourquoi il avait donné les textes avec l'appareil critique, très précis et développé, de l'édition de Bienvenido Morros. Une érudition minimale est cependant indispensable pour comprendre l'érudition supplémentaire des notes. Nous ne saurions donc trop conseiller aux candidats qui, pour le concours 2005, auront encore à travailler les poésies castillanes de Garcilaso de parfaire leur culture classique. Nul besoin d'entrer dans des détails minuscules, les notes suffisent amplement à suppléer des lacunes ponctuelles. Il s'agit simplement de pouvoir les utiliser à bon escient dans le commentaire. Car cette poésie savante est tissée d'intertextualité et la singularité même de chaque texte consiste à ordonner de façon différente des textes antérieurs.

Nous serons beaucoup plus brefs sur le poème de Vallejo dont l'œuvre n'est plus au programme. La candidate qui a eu à expliquer *« La cena miserable »* a su voir une autre intertextualité, néotestamentaire cette fois, mais déconstruite par le désespoir métaphysique d'un moi qui, prenant à rebours la phrase de Pascal, vit la misère de l'homme *avec* Dieu. Elle a su aussi montrer comment la forme poétique – et en particulier la métrique – est intimement unie à cette expérience balbutiante d'une angoisse apparemment privée de toute rédemption : un exposé à la fois solide et brillant, malgré quelques petites fautes de prononciation, dont nous voulons ici la féliciter.